

Chapitre 5

La délivrance du bûcheron en ferblanc

Quand Dorothée se réveilla, le soleil

brillait à travers les arbres et Toto,

depuis un bon moment, était occupé

à chasser les oiseaux autour d'elle.

L'Épouvantail était toujours là, debout,

qui l'attendait patiemment dans son

coin.

– Nous devons aller chercher de

l'eau, lui dit-elle.

– Pourquoi voulez-vous de l'eau ?

demandât- il, étonné.

– Pour me nettoyer la figure de la
poussière de la route, et aussi pour
boire, sinon je vais m'étrangler avec
le pain sec.

– Cela ne doit pas être très pratique
d'être de chair, dit l'Épouvantail d'un
ton pensif, car il vous faut dormir,
boire et manger. Par contre, vous
avez de la cervelle et cela vaut la

peine de supporter tous ces ennuis,
pour pouvoir penser comme il faut.

Après avoir quitté la chaumière, ils
marchèrent au milieu des arbres et
arrivèrent jusqu'à une petite source
d'eau claire ; Dorothée s'y désaltéra,
se baigna et avala son déjeuner. Elle
constata qu'il ne restait pas beaucoup
de pain dans le panier et la fillette
savait gré à l'Épouvantail de ne pas
avoir à manger du tout, car il leur
restait tout juste de quoi tenir la

journée, à elle et Toto. Après avoir déjeuné, elle s'apprêtait à regagner la route pavée de briques jaunes, quand un gémissement profond, non loin de là, la fit sursauter.

– Qu'est-ce que je viens d'entendre ?
demanda-t-elle timidement.

– Je n'en ai pas la moindre idée,
répliqua l'Épouvantail, mais on peut
toujours aller voir.

Au même moment parvint à leurs
oreilles un autre gémissement, qui

semblait venir de derrière eux. Ils se retournèrent et firent quelques pas dans la forêt ; Dorothee remarqua alors dans un rayon de soleil quelque chose qui brillait entre les arbres.

Elle courut dans cette direction et s'arrêta net en poussant un cri de surprise. L'un des gros arbres était à moitié coupé et juste à côté, tenant une hache en l'air, se trouvait un homme entièrement fait de ferblanc.

Sa tête, ses bras et ses jambes

étaient fixés à son corps par des articulations, mais il restait parfaitement immobile et donnait l'impression de ne pas pouvoir bouger du tout. Dorothée le regarda avec stupeur, l'Épouvantail fit de même ; quant à Toto, il jappa nerveusement et essaya de planter ses dents dans les mollets de fer-blanc, mais ne réussit qu'à se faire mal.

– Vous avez gémi ? demanda

Dorothée.

– Oui, répondit l’homme. Vous avez bien entendu. Voilà plus d’un an que je gémis, et personne jusqu’ici ne m’a entendu ou n’est venu à mon secours.

– Est-ce que je peux vous aider ? s’enquit-elle doucement, émue par la voix triste de l’homme.

– Allez chercher un bidon d’huile et huilez mes articulations, répondit-il. Je ne peux faire aucun mouvement, tellement elles sont rouillées ; un bon

graissage va me remettre d'aplomb.

Vous trouverez un bidon d'huile sur
une étagère, dans la chaumière.

Aussitôt, Dorothée retourna à la
chaumière en courant et trouva le
bidon d'huile ; puis elle revint et
demanda, inquiète :

– Où sont vos articulations ?

– Huilez-moi d'abord le cou, répliqua
le Bûcheron-en-fer-blanc.

Dorothée s'exécuta, et comme il était
vraiment très rouillé, l'Épouvantail

saisit la tête à deux mains et la fit
bouger doucement dans tous les sens
jusqu'à ce qu'elle remue librement ;
l'homme put alors la tourner tout
seul.

– Huilez maintenant les jointures de
mes bras, dit-il.

Dorothée les huila et l'Épouvantail les
replia doucement jusqu'à ce qu'ils
soient entièrement débarrassés de leur
rouille et remis à neuf. Le Bûcheron-
en-fer-blanc poussa un soupir de

satisfaction ; puis il baissa sa hache
et l'appuya contre l'arbre.

– Je me sens beaucoup mieux, dit-il,
je tiens cette hache en l'air depuis
que j'ai commencé à rouiller, et je
suis heureux de pouvoir enfin la
poser. Si vous voulez bien maintenant
huiler les articulations de mes
jambes, ce sera parfait.

Ils huilèrent donc ses jambes jusqu'à
ce qu'il puisse les remuer à sa
guise, et il les remercia mille fois de

l'avoir ainsi délivré, car il donnait
l'impression d'être quelqu'un de très
poli et de très reconnaissant.

– J'aurais fini mes jours dans cette
position si vous n'étiez pas passés,
dit-il ; vous m'avez donc certainement
sauvé la vie. Par quel hasard êtes-
vous venus jusqu'ici ?

– Nous nous rendons à la Cité
d'Émeraude pour rencontrer Oz le
Grand, répondit-elle et nous avons

fait une halte à votre chaumière pour
y passer la nuit.

– Pourquoi devez-vous voir Oz ?

demanda-t-il.

– Je veux qu'il me ramène au

Kansas ; quant à l'Épouvantail, son

désir, c'est d'obtenir, grâce à Oz, un

peu de cervelle dans la tête,

répliqua-t-elle.

Le Bûcheron-en-fer-blanc sembla un

instant perdu dans ses réflexions.

Puis il dit :

– A votre avis, Oz pourrait-il me
donner un cœur ?

– Moi, je pense que oui, répondit
Dorothée ; s'il peut donner de la
cervelle à l'Épouvantail, il pourra
aussi facilement vous donner un
cœur.

– Très juste, répliqua le Bûcheron-en-
ferblanc. Si donc vous me permettez
de me joindre à votre groupe, moi
aussi, je vais aller à la Cité

d'Émeraude et demander à Oz de
m'aider.

– Vous êtes le bienvenu parmi nous,
dit aimablement l'Épouvantail. Et

Dorothée ajouta qu'elle serait ravie
d'avoir sa compagnie.

Le Bûcheron-en-fer- blanc mit donc sa
hache sur son épaule et ils
traversèrent tous la forêt pour
retrouver la route pavée de briques
jaunes. Le Bûcheron-en-fer-blanc avait

demandé à Dorothée de mettre le
bidon d'huile dans son panier.

– Car, dit-il, si la pluie me surprend
et que je rouille encore, j'en aurai
bien besoin.

Le sort avait bien fait les choses en
donnant à leur groupe ce nouveau
compagnon, car peu après leur
départ, ils arrivèrent à un endroit où
les arbres et les branches,
inextricablement emmêlés, empêchaient
les voyageurs d'avancer. Mais le

Bûcheron-en-fer-blanc se mit au travail et, à l'aide de sa hache, il ne tarda pas à ouvrir un passage pour tout le monde. Dorothee, en marchant, réfléchissait tellement qu'elle ne remarqua pas que l'Épouvantail était tombé dans un trou et avait roulé jusqu'au bord du chemin. Il fut obligé d'appeler la fillette à son secours.

– Pourquoi n'avez-vous pas contourné le trou ? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

– Je ne réfléchis pas assez, répliqua joyeusement l'Épouvantail. J'ai la tête bourrée de paille.

– Oh ! je vois, dit le Bûcheron-en-fer-blanc. Mais, après tout, la cervelle n'est pas le bien le plus précieux du monde.

– En avez-vous ? questionna l'Épouvantail.

– Non, j'ai la tête entièrement vide, répondit le Bûcheron ; mais j'ai eu jadis de la cervelle et aussi un cœur

; c'est pourquoi, après avoir essayé
les deux, je préfère de beaucoup
avoir un cœur.

– Pourquoi cela ? demanda
l'Épouvantail.

– Je vais vous raconter mon histoire,
et alors vous comprendrez.

Ainsi, pendant qu'ils cheminaient à
travers la forêt, le Bûcheron-en-fer-
blanc raconta l'histoire suivante :

– Je suis le fils d'un bûcheron qui
abattait des arbres dans la forêt et

vendait du bois pour vivre. En
grandissant, j'ai appris moi aussi le
même métier et, à la mort de mon
père, je me suis occupé de ma
vieille mère jusqu'à la fin de sa vie.
Puis je décidai de me marier, car je
ne voulais pas rester seul. « Il y
avait parmi les jeunes Muntchkinz une
fille très belle ; très vite, je me mis
à l'aimer de tout mon cœur. De son
côté, elle promit de m'épouser dès
que j'aurais gagné assez d'argent

pour lui construire une plus belle
maison ; je m'attelai donc au travail
comme jamais je ne l'avais fait. Mais
cette fille vivait avec une vieille
femme, et celle-ci ne voulait pas
entendre parler mariage ; elle était
tellement paresseuse qu'elle voulait
que la fille reste chez elle pour lui
faire la cuisine et le ménage. La
vieille femme alla donc trouver la
Méchant Sorcière de l'Est et lui
promit deux moutons et une vache si

elle empêchait le mariage. Alors, la Méchante Sorcière jeta un sort à ma hache et, un jour que je travaillais avec ardeur, tant j'avais hâte d'avoir ma nouvelle maison et ma femme, la hache glissa soudain et me coupa la jambe gauche.

« J'eus d'abord l'impression d'un grand malheur, car un homme qui n'a qu'une jambe ne peut pas faire un bon bûcheron. J'allai donc trouver un ferblantier et lui demandai de me

fabriquer une jambe en fer-blanc. La
jambe fonctionnait très bien, une fois
que j'y fus habitué ; mais ce remède
courrouça la Méchante Sorcière de
l'Est, elle qui avait promis à la
vieille femme que je n'épouserai pas
la jeune et jolie Muntchkin. Je me
remis à couper les arbres, et de
nouveau, ma hache glissa et me
coupa la jambe droite. Je retournai
chez le ferblantier qui me fabriqua
une autre jambe en fer-blanc. Par la

suite, la hache ensorcelée me coupa les bras l'un après l'autre, mais je ne me laissai pas décourager et les fis remplacer par des bras en fer-blanc. Alors la méchante Sorcière fit glisser ma hache, qui me coupa la tête et je crus bien ma dernière heure arrivée. Mais le ferblantier se trouvait à passer par là et il me fit une nouvelle tête en ferblanc.

« Je croyais alors avoir triomphé de la Méchante Sorcière et je travaillais

plus fort que jamais ; mais j'ignorais
à quel point mon ennemie était
cruelle. Elle imagina un nouveau
stratagème pour tuer mon amour pour
la jeune et belle Muntchkin :
derechef, ma hache glissa, me
traversa le corps et me coupa en
deux. Cette fois encore, le ferblantier
vint à mon secours et me fabriqua
un corps en fer-blanc ; il y attacha
mes bras, mes jambes et ma tête en
fer-blanc au moyen d'articulations, qui

me permirent ainsi de me déplacer
comme avant. Mais hélas ! je n'avais
plus de cœur et c'est ainsi que je
perdis tout mon amour pour la jeune
Muntchkin ; cela m'était devenu bien
égal de l'épouser ou non. Elle doit
habiter encore chez la vieille femme,
avec l'espoir que je revienne la
chercher.

« J'étais très fier de mon corps,
tellement il brillait au soleil, et cela
n'avait pas d'importance à présent si

ma hache glissait, car elle ne pouvait plus me couper. Le seul danger était que mes articulations se rouillent ; mais je gardai un bidon d'huile dans ma chaumière et je pris soin de me huiler toutes les fois où c'était nécessaire. Un jour, pourtant, j'oubliai de le faire et, au beau milieu d'un orage, avant que j'aie eu le temps de penser au danger, mes jointures avaient rouillé, et je restai planté dans les bois jusqu'à ce que vous

veniez à mon secours. Ce fut une
épreuve terrible, mais, depuis un an
que je suis ici, j'ai compris que ma
vraie perte avait été celle de mon
cœur. Quand j'étais amoureux, j'étais
l'homme le plus heureux du monde ;
mais personne ne peut aimer s'il n'a
un cœur ; c'est pourquoi je suis
décidé à demander à Oz de m'en
donner un. S'il accepte, j'irai
retrouver la jeune Muntchkin pour
l'épouser. »

Dorothée et l'Épouvantail avaient été
tous les deux vivement intéressés par
l'histoire du Bûcheron- en-fer-blanc, et
ils comprenaient maintenant pourquoi
il avait tellement hâte de se procurer
un nouveau cœur.

– Malgré tout, dit l'Épouvantail, moi,
je demanderai de la cervelle au lieu
d'un cœur, car à quoi bon avoir un
cœur quand on est un sot ?

– Moi, je prendrai le cœur, répliqua
le Bûcheron-en-fer-blanc, car la

cervelle ne rend pas heureux, et le bonheur est le bien le plus précieux du monde.

Dorothée ne disait mot ; cela l'intriguait de savoir lequel de ses deux amis avait raison ; mais en fin de compte, cela lui était plutôt égal que le Bûcheron n'ait pas de cervelle ni l'Épouvantail de cœur, ou que chacun voie son vœu exaucé, pourvu qu'elle retrouvât le Kansas et tante Em. Ce qui la tracassait le plus,

c'était qu'il ne restait presque plus
de pain ou tout juste de quoi faire
un dernier repas pour elle et Toto.

Certes ni le Bûcheron ni l'Épouvantail
ne mangeaient jamais rien, mais elle
n'était pas en fer-blanc, encore moins
en paille, et il lui fallait manger pour
vivre.